

mais se prononce comme en latin ; au contraire, il est nasal à la fin d'une syllabe qui ne termine pas le mot.

G, s, t, d'après la 2^e règle générale, gardent toujours leur son propre, comme en grec et en hébreu, et jamais ne s'adoucissent comme en français.

La langue algonquienne n'a pas les sons de *f, l, r, v*. Voilà, avec l'u français, tout ce qu'il lui manque. Elle a toutes nos chuintantes, notamment, ce redoutable *j* français, l'écueil de nos voisins soit d'outre-Manche, soit d'outre-Rhin, d'au delà des Alpes comme d'au delà des Pyrénées. Le *w* a la même valeur qu'en anglais ; comme dans cette langue, il est tantôt voyelle, et tantôt consonne. On ne fait aucun usage du *q* et de l'*x*, lettres complètement inutiles et que l'académie espagnole a eu, ce nous semble, grandement raison de retrancher de l'alphabet castillan. Pour la même raison, nous avons supprimé l'i grec.

Les 12 lettres de l'alphabet iroquois sont : *a e f h i k n o r s t u*. En Iroquois aussi bien qu'en Algonquin, c'a toujours le son de l'e fermé. L'u, à la fin soit d'un mot soit d'une syllabe est toujours nasal ; pour l'empêcher de l'être, on le double.

Avec ces seules explications, M. Renan sera en état de lire et de prononcer l'iroquois et l'algonquin de manière à être parfaitement compris des Sauvages. Seulement nous aurons soin de marquer les longues et les brèves, comme on l'a fait dans l'Épître de Lhomond en faveur des enfants qui commencent à étudier le latin. Dans le même but, nous indiquerons la séparation des syllabes, ainsi qu'on le voit pratiqué communément dans les alphabètes.

Pour premier exercice de lecture à offrir à M. Renan, nous ne pouvons choisir rien de mieux, à tous les points de vue, que l'admirable prière enseignée à tous les hommes par celui qui est venu les sauver tous. M. Renan connaît très-certainement cette prière ; peut-être même l'a-t-il mentionnée, hélas ! pour la profaner, dans son roman sacrilège. Quoiqu'il en soit, la voici sous deux formes qui lui sont également inconnues. Qu'il veuille bien faire attention à la quantité ; les syllabes non marquées sont communes, c'est-à-dire ni longues ni brèves ; les diptongues sont indiquées par ce trait : ~

ORAISON DOMINICALE

EN ALGONQUIN :

Sē-ni-djā-ni-si-mi-āng Sā-kSing
ē-pi-ān, kē-kō-na ki-tei-tSa-Si-dji-
kā-tek kit i-ti-ni-kā-zō-Sin, kē-kō-
na pite-i-jā-mā-gak ki ti-bē-nin-
gō-Sin, kē-kō-na i-ti-pā-pā-mi-tā-
gōn ā-king ēn-gi Sā-kSing. Ni
pa-kSē-jī-gā-ni-mi-nan nē-nin-go-
ki-jik ē-jī ma-nē-si-āng mi-jī-ci-
nam nōn-gom ōn-gā-jī-gāk. Ga-
iē i-ti Sā-ni-si-ta-mā-Si-ci-nam i-
ni-kik nēc-kī-hi-nang ē-jī Sā-ni-
si-ta-ma-Sān-gite ā-si-ia ka nie-
ki-hiā-mi-n-djin. Ga-iē kā-Sin pā-
ki-tē-ni-mi-ci-kan-genSā pā-ci-
Si-ni-gō-ian-gin ; a-teite i-ni-na-
mā-Si-ci-nam mā-ia-nā-tak.

EN IROQUOIS :

Tā-kSā-ien-ha ne ka-ron-hiā-
ke te-si-tē-ron, a-iē-sa-sēn-nā-ien,
a-iē-sa-Sēn-ni-iō-stā-ke, a-iē-sa-
Sēn-nā-ra-kSā-ke nōn-Sēn-tsiā-ke
tsi-ni-tōt ne ka-ron-hiā-ke tiē-sa-
Sēn-nā-rā-kSā. Tā-kSā-nont ne
kēn-Sēn-te iā-kōnn-hē-kon mā-
te-Sēn-ni-sē-rā-ke ; sa-sā-ni-kōnr-
hen nōn-kSā-ri-Sā-nē-ren, tsi-ni-
tōt n'i-ti tsiōn-kSā-ni-kōnr-heus.
O-thē-nōn iōn-ki-ni-kōn-rā-kSā-
ton n'ōn-kSē ; tō-sa a-iōn-kSā-
sēn-ni ne kā-ri-Sā-nē-ren, ā-kSē-
kon ē-ren sā-Sit n'io-tāk-sens.

N. O.

(A continuer.)

EDUCATION.

De l'enseignement de la lecture.

(Suite.)

II.—Étude des mots et connaissance du langage.

L'écriture ou l'impression est la représentation du langage. Lire est donc parler un langage écrit. Mais pour parler une langue, il faut la savoir ; de même, pour bien lire une langue, il faut la connaître.

Cette dernière proposition est si vraie que les personnes les plus intelligentes et les plus exercées à la lecture hésitent lorsqu'elles ont à lire une langue qu'elles ne connaissent pas : chacun de nous a pu en faire la remarque. En effet, que dans le cours d'une lecture il nous arrive de rencontrer des noms étrangers ou des mots d'une langue que nous ignorons, à l'instant nous sommes arrêtés, parce que nous ne voyons plus aussi rapidement comment on peut décomposer le mot pour grouper en syllabes les lettres dont il se compose.

Or les enfants qui apprennent à lire sont dans le cas d'une personne qui lit un livre dans une langue étrangère. Comme ils ne connaissent encore qu'une faible partie des mots de leur langue maternelle, un très-grand nombre de ceux qu'ils rencontrent dans la lecture sont pour eux comme des mots d'une langue inconnue.

Voilà ce qu'on semble méconnaître en général, et il en résulte des conséquences très-importantes.

Et d'abord, c'est la raison pourquoi il est d'autant plus difficile d'enseigner à lire que les enfants sont plus jeunes. A mesure qu'ils avancent en âge, leur connaissance de la langue maternelle augmente ; mais, en général, pendant les premières années, le vocabulaire des enfants est excessivement restreint. A égalité de méthode, plus ils sont jeunes, plus on a de difficulté à leur apprendre à lire. Si, dans les familles aisées, on réussit promptement avec de très-jeunes enfants, c'est qu'à égalité d'âge, ceux des classes aisées sont bien plus avancés que ceux des classes laborieuses. Il ne faut pas en conclure que cette différence tiende à une supériorité de nature qui serait le privilège de la richesse ; elle provient seulement de ce que, dans les classes aisées, les enfants sont sans cesse entourés de personnes qui les initient à la connaissance du langage, et développent leur intelligence en leur parlant et les faisant parler, tandis que, dans les classes laborieuses, les enfants, abandonnés à eux-mêmes pendant la plus grande partie du jour, restent sans culture et sans moyen d'apprendre leur langue.

De là vient qu'au même âge, les enfants des classes aisées ont plus d'idées ; ils savent surtout mieux les exprimer, parce que leur vocabulaire est beaucoup plus étendu. A force de parler et d'entendre parler, leur langage est plus riche en mots et en expressions de toutes sortes ; ils emploient des tournures infiniment plus variées. Les autres, au contraire, sont arrêtés à chaque instant par les mots en apparence les plus usuels aux yeux de ceux qui écrivent pour la jeunesse ; les tournures les plus simples les embarrassent parce qu'ils ne sont pas habitués à les entendre, et encore moins à les employer. Les expressions figurées, qui reviennent à chaque instant dans le langage écrit, sont en effet peu compréhensibles pour de jeunes êtres qui ne sont guère accoutumés encore qu'à exprimer des sensations ou des besoins physiques.

Aussi remarque-t-on que presque tous les essais que les auteurs de méthodes ont faits, en dehors des écoles, sur leurs propres enfants ou sur des enfants d'amis, ont toujours été peu concluants ; rarement ils ont été sanctionnés par la pratique. C'est que les enfants sur lesquels on expérimente,